

Le roi sans soleil (Martinete)

À la mémoire de mon père.

I Le roi

On a revêtu le roi défunt de ses plus beaux atours. Silence, il n'y a plus personne maintenant. La lumière d'août étincelle, essaim d'acariens et de grains de poussière dorés autour du corps étendu. Comme si un vent qui n'existe pas arrachait de la peau vide de la toison d'or les atomes d'un feu étrange : un petit incendie immémorial sur la poitrine immobile. Des brocarts de fil fin et d'or, des doigts de diamant et de si peu d'os, le bâton de commandement à son côté et l'épée cérémonielle accrochée immobile à sa ceinture. Sans tranchant. Sans personne pour la ceindre. Le roi porte un tricorne aux bords argentés et orné d'une magnifique plume blanche, la perruque est elle aussi couleur de neige immaculée, peignée et parfaite, sur le visage rigoureux de la mort. La grimace mal dissimulée, l'agonie et la terreur, inutilement maquillées, dans la pâleur squelettique d'un crâne que la peau torturée laisse transparaître. Il a les yeux ouverts sur un vide sans fond, le regard suspendu des morts. Et c'est alors qu'une mouche se pose juste au milieu du globe oculaire qu'elle parcourt nonchalante et se frotte les pattes tout en observant son reflet polyédrique dans la pupille noire, comme qui se penche sur un puits à l'écoute d'une voix. Obscur butinage du néant. Le roi et la mouche. Et c'est alors que ça se produit. Le haut lit à baldaquin héraldique et blason impérial lévite dans la lumière de la chambre vide, peuplée désormais de ténèbres et de lambeaux de chair translucide, d'autres yeux et d'autres bouches qui murmurent et regardent le centre de cette chair morte déguisée sur le lit. Ils sont des centaines, des milliers de fantômes absurdes qui courtisent la ruine dorée qu'est devenu Ferdinand de Bourbon et Savoie, roi catholique des Espagnes et empereur des Indes. Les regards et les mots que personne n'adresse à personne l'enveloppent. Bientôt les sœurs l'emporteront vers son linceul, mais maintenant il est seul et mort avec le cortège spectral d'un brouillard de scorpions à visage humain, avec la funeste compagnie de l'invisible qui commence à marteler le sol de ses talons de fumée au rythme d'une forge lointaine, tandis qu'une voix d'os entonne le *martinete*¹ du roi sans soleil – et la nuit est immense dans les royaumes d'Espagne.

Et la nuit est immense, infinie.

Et son chant non plus n'a pas de fin.

NDT : ¹chant flamenco sans guitare des Gitans forgerons, accompagné du rythme d'un marteau frappé sur l'enclume.

II

30 juillet

Une autre nuit, dix ans auparavant. La pleine lune est suspendue au ciel noir, attentive comme un œil d'ivoire qui voit tout et ne raconte rien. Les collines, les vallées et les plaines teignent d'argent son silence, parfois une lampe à huile à la fenêtre et quelques pauvres feux sur les chemins. Il fait chaud et les enfants dorment nus tandis que les ivrognes cherchent une fontaine pour se rafraîchir la nuque après la fermeture des tavernes. Il est déjà tard, et la plupart se repose ou rêve. Dans cette maison ou dans cette autre. Ils se tournent dans leur lit ou murmurent des mots somnambules que personne n'entendra. Là-bas un chien aboie, plus loin un autre remue la queue et grogne en poursuivant son ombre dans un champ de tournesols imaginaire. Des arômes d'étés anciens parcourent les ruelles blanches des villages. On respire la chaleur et la sérénité. Et alors minuit sonne. Et c'est le début. À Grenade comme à Saragosse, à Murcie, à Jerez, Guadalajara et León, à Almagro et Badajoz, à Alicante, Cadix et dans des dizaines de villages et villes espagnols.

C'est l'heure.

Le chien qui rêvait s'éveille au milieu d'autres ombres plus noires : vingt ou trente soldats en uniforme qui avancent armes au poing le long de la rue endormie, soulevant la poussière dans un bruit sourd. Le chien n'aboie pas. Pas ici. Mais peut-être est-ce le cas ailleurs, ou alors c'est un chat qui traverse la rue comme une rafale de vent obscur pour se jucher sur l'auvent d'un toit et de là pouvoir observer la pleine lune et la troupe qui se déploie dans les rues du quartier, dirigée par un quelconque fonctionnaire municipal qui désigne les portes des maisons en tenant une lanterne qui lui déforme le visage. Il est minuit ici là, le même scénario sur différentes scènes, le même théâtre d'ombres projeté sur les murs blanchis à la chaux de la Basse Andalousie et sur la pierre mouillée par la rosée de la Vallée de l'Èbre, des soldats en mission de nettoyage au service du roi et du progrès.

Quelques heures auparavant, un notable coiffé d'une plume et d'un chapeau avait remis en mains propres une enveloppe cachetée au maire de la ville tandis qu'un détachement de l'armée campait à trois ou quatre kilomètres de la muraille. Les instructions étaient précises : ne pas ouvrir l'enveloppe avant qu'il ne fasse nuit noire ce 30 juillet pour éviter qu'une excessive circulation de l'information ne fasse échouer l'opération. À la chasse, le facteur surprise est toujours un avantage qu'il ne faut pas galvauder. Parce qu'il s'agit bien de chasse. L'ordre est signé de la main du marquis de la Ensenada en personne, au nom du roi Ferdinand, et n'admet aucune interprétation : la santé du royaume exige la capture et l'enfermement de toute la population gitane, elle doit se faire le 30 à minuit dans tous les villages et toutes les villes, on agira avec discrétion et célérité, on procédera à la saisie de tous leurs biens. Et leur présence sera éradiquée au plus vite pour un avenir meilleur. Comprenez qu'est gitane toute personne d'origine corrompue qui s'habille comme les Gitans et qui parle leur jargon diabolique. Seront faits prisonniers tous ceux qui résident en ville mais aussi tous ceux dont on saura qu'ils campent ou rôdent sur les chemins environnants. Ici et là, on élabore des listes rapides de familles et d'adresses, puis on organise les différentes milices de chasse à l'homme au sein de l'armée, des fonctionnaires et des volontaires du cru qui se joignent au bal à partir de minuit. Dès lors, la musique de la chasse peut se faire entendre. Et elle se fait entendre.

Dans cette maison, par exemple.

La famille Santiago dort, la peau fondue dans un alliage de bronze et d'argent fatigué, lui et elle enlacés sur le drap et deux jeunes enfants entre les pieds et le dos, rêves et respiration liés. Deux autres enfants, plus âgés, et une jeune fille promise et sur le point de se marier, sur les autres paillasses qui occupent la cahute. Une légère odeur d'oignon, de braise et de sueur. Et personne ne bronche au premier bruit. Mais le deuxième brise leurs rêves et accélère les cœurs qui résonnent dans la poitrine comme une troupe de chevaux en fuite. Mais il n'y a déjà plus où aller. La porte défoncée s'ouvre violemment sur la lumière et l'ombre de la rue, le pas leste de la troupe et un cri qui glace l'été : au nom du roi, que personne ne sorte, on ne touche à rien, je veux voir vos mains. Dans les trois maisons gitanes du même quartier en même temps. Dans les douze maisons de l'autre village. Dans les cent et mille maisons de tout le royaume. Ou presque. L'ordre n'est pas arrivé à l'heure dans beaucoup d'endroits, ailleurs il s'est perdu sur les chemins de la maladresse ou de l'incompétence, et, parfois, une main traîtresse a contrarié le dessein de la couronne pour sauver ses voisins. Il faut de tout pour faire un monde.

Mais la lune brille toujours de la même façon.

Et la chasse est toujours la chasse. Le nettoyage, un devoir.

En cette longue nuit du 30 juillet 1749 eut lieu la plus importante rafle de population gitane de toute la sombre histoire des Gitans d'Europe.

Pour la santé du royaume, la désinfection et l'extermination.

C'est pourquoi les soldats forcent l'entrée des maisons une à une et jettent dehors les familles, leurs visages noircis par la nuit et la peur, tandis qu'un fonctionnaire fait l'inventaire de leurs biens, plus ou moins modestes, qui sont saisis à l'instant pour couvrir les dépenses que la captivité de leurs propriétaires pourrait faire subir aux coffres de l'État. La rumeur et le tumulte envahissent tous les quartiers, franchissent les remparts et déferlent sur les chemins. Les hérauts de la brume arrivent. Ils arrivent. Il y a des Gitans qui essaient de fuir ou de résister. Le fils de José le Noir est presque parvenu à trancher la gorge d'une casaque bleue avec son couteau ébréché pour que sa petite sœur puisse s'échapper par la fenêtre et il a récolté une morsure de poudre et de plomb dans le dos. La vieille Lola, qui a perdu aux galères un mari et un frère, a commencé à crier et à maudire jusqu'à ce qu'on la fasse taire à coups de crosse. Un autre soldat a éclaté la tête du chien des Torres, qui aboyait comme s'il venait d'émerger d'un cauchemar, en défendant sa propriété et ses propriétaires. D'autres Gitans ont couru dans la pénombre pour atteindre le vieux refuge sacré des monastères et des chapelles. Dieu protecteur, les bras grands ouverts. Comme treize ou quatorze d'entre eux de Puerto de Santa María qui ont esquivé les battues pour demander asile au couvent des Minimes, mais en vain, le pape aussi les a abandonnés et cela fait déjà un an que le Conseil de Castille a reçu l'autorisation du Vatican pour exclure les Gitans du traditionnel refuge sacré qu'est la maison du Seigneur. Même Dieu ne vous protégera pas cette nuit. Les soldats entrent et les emmènent sous le ciel de pierres des voûtes à nervures et la lumière des lanternes. La nuit est longue et deux gamins pieds-nus courent à travers champs alors qu'un sombre cavalier sur son cheval, comme une excréation de la nuit même, les poursuit et leur jette un filet comme s'il s'agissait de deux petits oiseaux aux ailes brisées. Et personne n'a de visage au lever du jour, ni ceux qui courent ni ceux qui se taisent, ni ceux qui rêvent ni ceux qui tuent. Personne.

Cette nuit de pleine lune plus de deux mille personnes ont été arrêtées, les jours suivants sept mille de plus tomberont.

Ils sont là désormais, sous la lumière des torches et des premiers liserés bleus de l'aube. Les hommes de plus de sept ans de ce côté, les femmes et les jeunes enfants de l'autre.

Certains ne se reverront jamais. L'idée c'est de les éloigner, de les séparer de la société saine, d'éviter qu'ils se reproduisent, répandent leur semence maudite et perpétuent la couronne pourrie de Caïn. Cela fait des années que les autorités préparent la rafle. Des débats, des lettres et des discours pour arriver à la conclusion que la seule solution face au mal, c'est de décréter sa fin, d'en couper la racine, d'amputer le membre gangrené. Auparavant elles ont envisagé la possibilité de les déporter aux Amériques, mais elles ont pressenti que le remède serait pire que le mal, qu'ils contamineraient les Indiens et les Noirs de leur indolence barbare et de leur sorcellerie maléfique, qu'ils entacheraient les colonies de leur gitanerie, pourrissant les fruits sains qui pourraient en provenir. Mauvaise affaire que celle-là. Elles ont aussi parlé d'un assassinat massif, mais cette solution serait bien peu chrétienne et s'avèrerait en outre improductive pour le royaume. Le marquis de la Ensenada veut reconstruire la flotte, fabriquer un nouvel empire naval dans les arsenaux de la marine, se préparer pour la guerre définitive tandis qu'on négocie et prolonge la paix avec les uns et les autres. Et pour ce faire il a besoin de mains et de bras, de muscles et d'os. C'est aussi cela le progrès, l'utilité face à la barbarie stérile. Un Gitan utile par son extinction, ce sera toujours mieux qu'un Gitan mort bêtement, dans le néant. Alors c'est décidé. Qu'il en soit ainsi. Les hommes iront dans les arsenaux travailler comme des esclaves, même si personne n'utilise ni n'écrit ce mot pour se référer à eux, et les femmes et les enfants, on leur cherchera un autre lieu bien éloigné, pour qu'ils ne se mélangent ni avec ceux de leur engeance ni avec les bons compatriotes qui par leur industrie et leur labeur élèvent la dignité quotidienne de l'Espagne. Regarde : la chemise qu'il porte est blanche comme la lune qui pâlit dans le ciel de l'aube, ce sera la seule chemise qu'il portera pendant des années, le petit visage effrayé de sa fille sera le dernier souvenir qu'il gardera d'elle.

Mais personne n'a de visage cette nuit, avons-nous dit, personne.

Pas plus ceux qui ont fui à travers les collines et passé un jour ou deux tapis dans une tanière, attendant que se calme la tempête de plombs et de lanternes, ni ceux qui propagent la nouvelle dans les villages voisins et les campements des nomades. Ils arrivent, si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain, et ils veulent arrêter tout le monde. Dans les bivouacs improvisés, le feu murmure chaque nuit les secrets et les peines, les Gitans accueillent les leurs sans regarder le visage de quiconque, parce qu'ils savent déjà que personne n'a de visage ni de nom en cette nuit sans fin. Et le mois d'août aussi est obscur et la partie de chasse continue. À Alcalá la Real, plusieurs familles gitanes mêlées aux réfugiés de la rafle se laissent envelopper par la douce chaleur des braises et la voix ancienne d'une *toná*¹, triste et profonde comme un gouffre ancestral, qui griffe le tremblement des étoiles dans le charbon bleu du ciel entre plaintes et mélismes. Ça sent le pain, les cendres et le sommeil. Le campement s'assoupit et plaint le monde, le chant cautérise les bords d'une blessure dont ils savent qu'elle ne cessera jamais de saigner, pas cette nuit du moins. C'est alors qu'un des réfugiés se lève discrètement et fait deux pas vers la pénombre, peu après une milice de chasseurs de Gitans se découpe sur l'horizon. Ils ont été dénoncés. L'infiltré appuie désormais la lame courbée de son couteau sur la gorge du patriarche et lui demande de chanter : allez, vieux, chante, chante la chanson du couteau et des chaînes. Et toi, la nuit, dévore-les tous. Chiens, délateurs, espions et autres infiltrés termineront le travail les semaines suivantes. Dans d'autres lieux, comme à Vélez Málaga, ce seront les Gitans eux-mêmes qui se présenteront à la porte de la prison pour se constituer volontairement prisonnier, que le roi n'aille pas dire que nous ne nous plions pas à ses requêtes. En fin de compte, être gitan a toujours été quelque chose qui ressemble à ça. Fuite, chanson, peine et prison. La nuit du 30 juillet 1749 la pleine lune était un trou blanc, l'œil borgne de Dieu, la future tête de mort du

soleil et le miroir de sa lumière absurde, misérable, minuscule et perdue. Personne n'a de visage cette nuit, personne, et la nuit coupe en deux des milliers de vies. Gitan, Gitane. Ton cœur est sale comme la boue et la neige piétinée, mais il bat de la même façon dans ta poitrine. Cette nuit n'a pas de visage mais elle nous regarde droit dans les yeux.

¹ l'un des premiers chants flamencos, ancêtre du *martinete*, chanté a cappella

III Le royaume d'Aranjuez

Il est huit heures du matin au Palais d'Aranjuez et le roi d'Espagne s'étire sous des draps de soie et des yeux attentifs. Il fait déjà jour pour le monde puisqu'un jet d'or carillonne au fond d'un urinoir de porcelaine et que des mains presque invisibles relèvent les oreillers ornés de fleurs de lys et les édredons moelleux à la verticale de la tête de lit, pour que le roi puisse s'asseoir et déjeuner de son bol de chocolat. Aujourd'hui peut être un grand jour pour Ferdinand VI, sauf s'il se disloque le cœur et qu'on lui ramollit le cerveau avec les habituelles bêtises de palais. Pour l'instant, le chocolat est un baume qui a goût d'empire fondu dans sa bouche, de vol d'abeille et de berceuse, de matin sans personne, de couronne de chiffon. Mais le réconfort est de courte durée parce que très vite on lui fait sa toilette et on l'habille.

Ferdinand de Bourbon, roi des pantins.

On ajuste sa perruque blanche et ondulée, on fait quelques retouches à son maquillage et le voilà prêt à se lancer dans les couloirs du palais où l'on va le harceler avec des flatteries et de la politique. Regardez-le. Le royaume c'est le roi, et la cour est une prothèse du roi, nécessaire et encombrante. Il n'y a rien en dehors d'elle, et en elle tout est politique et science bâtarde : chaque geste, chaque verre à pied et chaque bijou, les mots qu'on se dit et ceux qu'on ne dit pas, le cérémonial perpétuel de chacune de ces petites choses qui constituent la vie. Comme la première messe du jour, célébrée par son confesseur, le père Rávago, dans la chapelle privée, sous les retables à feuille d'or et bois peint. Le roi à genoux devant Dieu, ouvrant la bouche au sang et au corps du Christ, à la vérité divine et sa source d'apaisement. Parce que c'est le seul moment où le péché ne tourmente pas son âme et qu'il n'a pas peur de l'enfer. De l'horreur et des flammes. Le démon est un chien qui lui mord le cœur et qui boit son sang à chaque minute, mais pas ici. Certains jours, il assiste à deux ou trois messes supplémentaires, pour que Dieu comprenne, pour qu'il le regarde et prenne soin de lui. Mais jamais personne ne sait si Dieu regarde ou pas. Ceux qui regardent, ce sont les autres, toujours à son écoute, parce qu'il est tout le royaume et l'empire et la majesté catholique séculaire incarnée dans ce corps chétif.

Le palais est un système vivant de couloirs, de bureaux et de médisances. La cour, avons-nous dit, est une prothèse du roi, les anneaux d'un dieu planète attirés par la gravité de son centre. À chaque printemps, quand le roi se déplace à Aranjuez depuis Madrid, des milliers de personnes voyagent avec lui comme une partie externe et infinie de son propre être : la Garde Royale et des centaines de soldats, des cuisiniers, des tailleurs et des domestiques, le corps diplomatique au grand complet, les comédiens, qui, outre les musiciens et les peintres de cour incluaient plus de deux cents figurants, un cortège de chasseurs, des dames, des rabatteurs, des fureteurs et des maîtres d'armes pour les nombreux jours de chasse et de fauconnerie, sans compter les écuyers, les palefreniers et les gouvernantes, comme une armée innombrable de fourmis noircissant la terre du nord au sud, aimantés par l'or magnétique de la couronne. Un univers *ferdinandcentrique* et excessif. Nous le voyons dans ce couloir, accompagné de son majordome et du père Rávago, courtisé par l'ambassadeur Keene pour plaider la cause des Anglais et par quelqu'un qui prétend parler au nom du Conseil de Castille. Le roi écoute ou pas. Ce n'est pas bien grave, parce que Rávago en revanche connaît chaque détail et quand bon lui semblera, dans un aparté, il lui dira ce qu'il lui semble opportun qu'il sache. Le roi, il ne faut pas l'assommer de données et de digressions. Les éminences grises qui tirent les ficelles derrière les rideaux le savent

parfaitement : le curé, le marquis, l'eunuque et la reine. Ensuite, en privé, si nécessaire, Rávago lui fera part de ce qu'ils ont tramé avec l'évêque Gaspar Vazquez Tablada et le Marquis de la Ensenada pour ce qui est de l'affaire gitane et que le Conseil de Castille veut qu'il ratifie. Peu d'informations, presque pas de détails, il aura bien le temps d'en savoir plus cet après-midi, mais jamais tout, avant de signer peu importe quoi. Sans angoisse. Le roi sait qu'il s'agit du royaume, mais le royaume l'intéresse moins que la chasse ou que les montres. Surtout que les montres. Les impressionnants mécanismes qui contrôlent le temps et le mettent en musique, leurs engrenages et formats divers, dorés, sertis de bijoux et de maniérismes baroques, en bois ou marbre rose, ouvrages d'ivoire qui aux heures justes laissent sortir une minuscule procession de saints ou une bacchanale de paysans et de joyeux diabolotins, grands comme des armoires et petits comme des camées. La collection de montres du roi est son véritable royaume, qui n'est pas de ce monde. C'est son grand trésor. Les courtisans soucieux de prospérer savent de source sûre qu'il n'y a pas meilleur cadeau qu'une montre rare. Le marquis de la Ensenada le sait et encourage ce vice avec ardeur, il apporte des bijoux à la reine et des montres au roi aussi souvent qu'il peut. Le luxe est un impératif ici, c'est une question d'État. Le roi horloger veut contrôler le temps, exercer son pouvoir sur l'inexorable, sur tout ce que son trône ne lui permet pas de dominer, il crée une armée pour le grand combat, un combat perdu d'avance contre la déchéance et la mort. Dieu ne regarde pas mais le temps, lui, le fait. Une montre est une boîte pour vaincre la peur et l'y enfermer. C'est pour ça que le roi veut avoir toutes les montres, ou peut-être pas, peut-être s'agit-il simplement du bruit musical de centaines d'aiguilles martelant l'intérieur de son crâne comme un mantra ou un miracle. Peut-être. Ce qui est sûr c'est que la messe et la salle des montres sont pour lui un bastion au milieu des tempêtes, tout comme l'est la reine.

Marie-Barbara de Braganza, sa seule et véritable complice dans le difficile métier de vivre.

En milieu de matinée, ils se saluent solennellement, lui, le pâle pantin aux yeux perdus, elle, l'araignée parée de rubis. Étrange sortilège que celui auquel ils se raccrochent, le trône n'est pas un lieu propice à l'amour, mais s'il y a quelque chose entre les gouttes de cristal des lustres et les tapis arborant blason du Palais d'Aranjuez qui puisse s'appeler amour, c'est cela qu'ils ressentent l'un pour l'autre. Elle a vécu avec Fernando les années d'humiliation constante de la part de sa belle-mère et des fils favoris du roi Philippe. Il a vécu avec Marie-Barbara les médisances et les insultes dues à son peu de beauté et à l'abondante graisse qui affligeait son corps d'étrangère. Et ils sont devenus plus forts dans le naufrage. Et ils sont devenus rois. Tout comme lui collectionnait les montres, elle voulait des bijoux, tous plus chers et plus gros les uns que les autres, que personne ne puisse dire qu'elle n'était pas belle en la voyant resplendir, soleil au centre de tant d'émeraudes, de diamants et de caprices d'orfèvrerie. La reine bijou vêtue de robes en fils fantaisie. La lumière portugaise dans les ténèbres récurrentes du roi.

Ensemble ils congédient les bureaucrates par de brefs commentaires et mouvements de tête puis se retirent dans la salle à manger royale. Maintenant ils sont seuls et mangent des délices de Castille et des curiosités des Indes, lui les accompagne d'un vin de la Rioja et elle, abuse de la viande rouge et des desserts. Gâteaux impossibles, sculptures de sucre et meringue défiant la loi de la gravité. Ce sont ces bijoux-là qui la perdent. Elle mange de la viande et des gâteaux. Rien d'autre. Son corps grossit à l'extérieur et se détériore à l'intérieur, elle respire à contre-temps et manque parfois d'air pendant quelques secondes, sa propre salive l'asphyxie à certains moments. Mais elle continue de manger. Elle est heureuse et libre dans cette extase. La nourriture est comme un topaze ou une améthyste polie par le ciel, comme un empire de

montres et d'hosties consacrées. Son désordre alimentaire est une victoire secrète contre le temps et les carcans de la vie réglée du palais, contre le protocole perpétuel qu'elle planifie elle-même pour les rois et leur cour. Le bonheur. Mais c'est aussi être ensemble, sans les affres du royaume et de l'urgence politique.

Après le déjeuner, lui, on l'habille en chasseur et il va en forêt avec chiens, faucons et des dizaines de serviteurs, pour faire de l'exercice, tuer je-ne-sais-quoi et ne penser à rien jusqu'à ce que la nuit commence à tomber. Elle, la reine gâteau au saphir, reste au palais, à parler de musique ou à en jouer avec le maître Scarlatti ou le castrat Farinelli. Son instrument, c'est le clavecin et l'on dit qu'elle en joue assez bien, nul besoin de tendre l'oreille avec une affectation courtoise pour jouir de la délicatesse de ses interprétations, la beauté jaillit en rythme de ses doigts, note à note, des mélodies métalliques et précises pour apaiser l'angoisse de ce qui arrive fatalement. Un talent merveilleux qui caresse les arabesques et les miroirs du salon, qui invite les figures brodées des tapisseries à sourire. Quelques années plus tard un fabricant de clavecins inventera la guillotine et la musique sera tout autre.

Mais pas aujourd'hui. Les Bourbons ont fait de leur cour le grand centre musical d'Europe, cela fait partie du grand projet de la nouvelle monarchie, la fine fleur de Naples et de Vienne, les grands maîtres et interprètes, rivalisent pour que les premières de leurs opéras ou de leur musique de chambre se donnent devant les rois d'Espagne. Nous avons dit que le luxe est une question d'État, l'art et, singulièrement, les musiciens aussi sont des arguments de poids dans la bataille diplomatique. On entend le pouvoir du royaume comme un reflet du luxe et de l'ostentation de la cour, et si on n'est pas à la hauteur, on force un peu les choses et la cour brille comme un diamant en flammes alors que le royaume n'est que périphérie stérile dans la pénombre. Fernando et Marie-Barbara ont Scarlatti, qui est un des grands maîtres du moment, si prodigieux qu'il semble repousser les limites de l'humain au clavecin, aussi bien pour l'interprétation que pour la composition, et ils ont aussi, par-dessus tout et tous, Farinelli, qui est une légende et un ami magique, et qui de plus participe au pouvoir politique et aux manigances des éminences grises qui manipulent et apportent leur soutien au roi pantin. La reine est cultivée, intelligente et sensible, elle aime s'entourer de musiciens de tous les pays, si toutefois ce sont les meilleurs et qu'ils domptent la beauté, violonistes centre-européens et guitaristes castillans ; s'entremêlent dans cette cour de Babel musicale chansons napolitaines et chants liturgiques pour célébrer le trône d'Espagne et le pouvoir majestueux du son. La reine joue, rit et conspire. Elle aussi reçoit plus d'information que le roi et décide ce qu'on lui dit ou pas, elle sait plus que tout autre que son équilibre est précaire et qu'il vaut mieux ne pas jouer avec le feu à cause de quatre informations malheureuses qui pourraient le contrarier. De cette histoire de Gitans, il ne devra connaître que peu de choses, juste ce qu'il faut pour que le doute et une honte bigote ne le rongent pas, il suffira qu'il se rappelle combien ils ont souffert il y a des années de cela en voyant tant de Gitans près de leur palais de Madrid et il comprendra que cette instruction n'est que l'extension de l'ordre qu'il avait donné alors pour les expulser des alentours. Ça doit être suffisant comme ça, étant donné que le sujet n'est pas non plus capital, ce n'est ni la guerre ni le trésor public ni la fête.

C'est après la chasse que le roi traite les affaires courantes avec ses principaux ministres. Sont présents la reine et son confesseur, l'esprit de Farinelli de l'autre côté de la porte, José de Carvajal y Lancaster ainsi que le marquis de la Ensenada. Le marquis lui expose le dossier de la rafle, la pertinence de mettre fin une fois pour toutes à cette lèpre sociale qui pourrit le royaume, il lui parle des démarches de Vazquez Tablada et de l'appui du pape. Benoît XIV est avec nous, Majesté, et c'est là quelque chose que le roi catholique saura voir, car si la bouche de Dieu dit faites ainsi alors il faudra bien s'y résoudre. Et au final, ce

n'est jamais qu'un papier de plus à signer, et plus tôt se terminera la réunion mieux ça vaudra, qu'il ne broie pas du noir à cause d'une de ces prises de bec, comme Carvajal appelle ces accès de fureur et d'obscénité incontrôlée qui affligent le roi à tout bout de champ et finissent toujours par le mener au lit pendant des jours, maussade, enragé et seul, comme si le fantôme de son père était tatoué sur son crâne. Mais pas aujourd'hui. Ils liquident rapidement les dossiers restants, Carvajal se retire dans son bureau pour continuer de travailler parmi les papiers et les chiffres, et le roi Ferdinand ôte sa perruque.

Le meilleur moment de la journée et de l'été est arrivé. C'est l'heure de boire du champagne et de jouer aux cartes avec ce diable de marquis et cet eunuque sacré de Farinelli, ils mangent, boivent et chantent, se racontent des blagues salaces et des ragots de la cour. La vie est une petite fête, au moins pour cette soirée au bord du fleuve. Et être roi, c'est aussi cela. Et prier avec le père Rávago avant d'aller se coucher ivres et hirsutes. Jusqu'au lendemain, qui ne sera pas très différent, sauf si le roi voit son reflet dans un miroir et qu'il se brise un peu plus en lui-même faisant trembler le royaume sans qu'il sache pourquoi. Mais aujourd'hui a été une bonne journée. Longue vie à Ferdinand VI et à sa cour des merveilles aux rêves agréables. Tous regagnent leurs appartements avec le sentiment du devoir accompli ; dans un dossier recouvert de velours que Zenón de Somodevilla y Bengoechea, marquis de la Ensenada, laisse sur son bureau avant de se déshabiller, se trouve l'ordre royal qui déclenchera le mécanisme de la grande rafle. De l'autre côté du mur, la ville garde le silence et le vent s'est endormi.

IV

Grenade

À minuit pile, Grenade subit l'assaut des chasseurs, quatre escouades et cinq dizaines de chevaux aux ordres du brigadier Manuel Morón, qui accomplissent leur travail de loup dans les maisons, les grottes et les campements. On peut les voir du ciel, torche à la main, en une danse de vers luisants sans nom traçant une carte de feu qui se dresse vers l'obscurité, disant qui sait quoi dans la langue des étoiles. Personne n'a de visage cette nuit, avons-nous dit, Manuel Morón non plus, qui à cet instant est à peine une ombre effacée, une prolongation de plomb et d'os de son tricorne, la bouche regorgeant d'ordres et le cœur enveloppé dans le brouillard. Nous ne pouvons pas non plus voir celui du marquis de la Ensenada ni celui de Gaspar Vazquez Tablada, dissous dans la calligraphie des lettres et l'écho mélancolique des palais. Et moins encore celui des cent quatre-vingt corps qui défilent, pieds et poings liés, à travers les rues de la ville au petit matin. Morón, qui n'a ni visage ni doutes, leur a improvisé une prison à l'air libre sur la vieille place de Bib-Rambla. Il laisse ainsi tout en ordre avant de sortir de ce livre pour toujours avec le sentiment du devoir accompli. La place est un lieu emblématique de Grenade, les choses importantes que le pouvoir veut que les gens voient se sont toujours faites là. Y ont eu lieu des tournois de chevalerie, des corridas et des autodafés, et maintenant nous avons l'armée atone des Gitans, mangeant à peine et dormant sur son sol. Tout au long de la semaine, de nouveaux prisonniers de la rafle dans le reste de la province continueront d'arriver, presque trois cents de plus. Trop de gens. Trop de ciel sur leurs têtes et dans leurs estomacs. Le pain rare. La chaleur lourde de l'été avec son bal de mouches et de sueur. Ils sont là sur la place, à la vue de leurs anciens voisins. Et bien sûr qu'ils les regardent, entre crainte et soulagement, comme un spectacle et un ailleurs. Et bien sûr aussi que certains seront scandalisés, mais pas au point d'élever la voix. En fin de compte, le Gitan est toujours l'autre, quelque chose qui te ressemble mais pas plus qu'un dessin ne ressemble à une fleur, tu les regardes et ils ne sont guère plus que des coquilles d'hommes avec un incendie à l'intérieur, avec un dépotoir et une bible aux pages raturées. Un reflet malveillant dans un miroir qu'il faut briser. Cette chose, là-bas. Un enchevêtrement de spectres et de guenilles qui crient et vont jusqu'à chanter, / entourés d'armes et de regards, de peur et d'excréments. Mais pas toi. Eux sont dedans et toi dehors. Que cela suffise pour continuer ton chemin. Laisse-les là sur la place. Animaux hétéroclites, avec leurs pleurs de nourrissons et leurs chassies, avec leur peu de rien en travers de la bouche et de la poitrine.

Et ces yeux qui sentent la cendre.

La cendre antique du sol de la place qui leur rentre sous les ongles et sillonne les os et les veines jusqu'à inonder leurs crânes.

Ils sont là sur la place de Bib-Rambla, où en l'an 1500 un autre monde s'est embrasé avec son passé et son avenir sur les épaules. C'était une autre époque mais c'était la même trame. Cela ne faisait que quelques années que les Rois Catholiques avaient négocié la paix avec les Maures de Grenade et, en échange du royaume, leur avaient permis de conserver leur religion et leurs coutumes. Et il en alla ainsi tant que Hernando de Talavera fut l'archevêque du lieu, sa stratégie de prosélytisme religieux était subtile et posée : traduire des bibles en arabe, s'infiltrer doucement, sans porter atteinte à leur identité, respecter les traités. Il n'eut pas beaucoup de temps pour savoir si son plan fonctionnait parce qu'il fut aussitôt remplacé par le plus gros bonnet de la politique castillane, le cardinal Cisneros, un géant faisant un

puzzle sur la carte dépliée de la nouvelle monarchie hispanique : un seul trône, sans contrepoids, et un seul Dieu à qui rendre des comptes. Un objectif clair. Les Juifs ne sont plus là et les Maures commencent à être de trop. Il convient donc de faire pression sur Grenade, préparer l'eau bénite et gagner des âmes pour l'Église. On s'attelait à cette tâche quand des policiers arrêtaient une femme musulmane du quartier de l'Albaicín pour l'interroger, Cela fait des semaines qu'ils intimident les femmes pour qu'elles dénoncent les membres de leur famille, ils veulent savoir qui sont ces nouveaux Maures et les forcer à retrouver la foi du Christ qu'ils ont abandonnée. C'est alors que la jeune femme se met à crier et que commence une altercation entre les gardes et les habitants du quartier. Un gendarme tombe mort sur le sol et c'est comme une pierre au centre d'un lac, qui crée des ondes concentriques qui s'étendent à travers la géographie et le temps. Et qui explose. Une émeute a déjà éclaté, ils sont dix ou douze au début, puis des centaines, avec leurs pierres, leurs bâtons et leurs couteaux, à faire du bruit et mettre en fuite les colons chrétiens. Il y a des coups, des bleus et des courses. La horde s'arrête juste en face de la maison de Cisneros et hésite à entrer et à en finir avec ce sale rat ou à continuer de descendre sur le chemin confus de l'entropie. Cisneros est à l'intérieur et l'espace d'un instant il pense à la légende dorée des saints et à leurs macabres descriptions de martyrs, il imagine les coups furieux sur son corps, les flammes bloquant les portes jusqu'à ce qu'elles l'atteignent seul et manquant de temps, une sueur saline baigne sa bouche et boit toute l'ombre que la peur convoque. Il anticipe toute la douleur et ferme les yeux en essayant d'effacer la réalité. Et alors la cohue furieuse s'éloigne et ils l'abandonnent chancelant, mais vivant. Désormais il en est sûr et certain. Il sait parfaitement qu'ils sont et seront toujours les autres, et que dans cette altérité il n'y a pas de place pour la rencontre, que le conflit pourra sommeiller un temps mais qu'il finira toujours par ouvrir les yeux et montrer les dents. La foi est un poing d'acier forgé dans la glace. Dieu est une arme qu'il faut défendre, le salut des âmes n'admet ni minauderies ni faux pas. Plus maintenant. En quelques jours la révolte a été étouffée avec fermeté sous la bannière castillane. Les principaux leaders ont fui la ville et pris le maquis, bientôt ils déclencheront une révolution qui durera des années et obligera le roi Ferdinand en personne à se présenter à cheval avec quatre-vingt mille hommes pour gagner personnellement une autre guerre contre l'Islam. Mais auparavant le cardinal veut démolir la maison de Mahomet et la mémoire de l'ancien royaume nasride de Grenade. Il faut qu'ils se convertissent au catholicisme et abandonnent leurs coutumes, ça suffit maintenant, l'infâme rébellion de l'Albaicín lui a donné largement assez d'arguments pour réduire en miettes les capitulations de Santa Fe. Il est temps de tuer Allah. Lui arracher les yeux, les mains et les rêves. Les soldats prennent le palais de la Madraza d'assaut, le lieu où pendant des siècles ils ont étudié l'algèbre et le mystère de Dieu et du monde, et ils emportent les milliers de livres présents, et ils rentrent dans les maisons et font de même. C'est la chasse au Coran. Des milliers d'exemplaires accumulés sur le sol de la place de Bib-Rambla. Des corans à la calligraphie divine et reliure en cuir d'agneau, avec feuille d'or et plantes du paradis stylisées, des corans anciens de générations perdues dans le désert et des corans miséreux pratiquement anonymes. Mais aussi des chroniques de l'histoire du royaume, de ses populations, de sa philosophie et de sa science, et des milliers de vers qui brûleront aussi dans l'oubli éternel d'un bûcher au centre de la place. L'Alexandrie d'Al-Andalus effacée à jamais. Plus de cinq mille ouvrages dans un nuage. Ils ont épargné ceux de médecine, parce qu'ils les ont considérés utiles, et ils ont brûlé toute la poésie. Et une colonne de fumée montait vers le néant où se rejoignent les livres brûlés de l'histoire, les sorcières et les hérétiques, les mots et les outrages, la chair de l'autre marquée au fer rouge dans les miroirs. Cette guerre a entraîné l'apparition de la nation morisque puis d'autres guerres et discordes jusqu'à leur expulsion

finale. Est apparue également la confusion entre Morisques et Gitans, dans un mélange de malheurs et d'origines. Et pour cela tant de cendre dans les yeux toujours au bord des larmes, tant de rage et de tristesse accumulée. Et ce qui leur reste encore à subir.

Parce qu'il en reste toujours.

Parce qu'il y en a toujours plus.

Ils resteront près d'un mois sur la place de Bib-Rambla, ; pendant ce temps les hommes du roi auront agencé quelques recoins de l'Alhambra pour les garder là. La grande ville de la cour des sultans, la forteresse rouge des poètes et les jets d'eau louant Dieu et la beauté du monde, transformée désormais en prison pour le fumier. Les Gitans défilent, attachés, montant la côte de la rue Gomerez comme une nuée de fourmis tristes, une ultime procession qui traverse les rues et les yeux de Grenade pour peut-être ne pas revenir. L'Alhambra aussi est un animal moribond, parasité par des soldats et des prisonniers crasseux, elle est loin la splendeur géométrique des Nasrides, loin le respect des premiers empereurs, la ruine s'annonce. Le 6 octobre, soixante-deux Gitans supplémentaires arrivent de la rafle tardive d'Almería. Plus de bois pour le bûcher de pierre. Les hommes âgés de plus de sept ans, on va les mettre dans ce qui reste de la forteresse le temps nécessaire pour organiser leur transfert à l'arsenal de la Carraca de Cadix, où ils devront travailler à la construction de la nouvelle armada espagnole. Nous les laissons là, puis nous les retrouverons dans quelques chapitres. Elles, et les enfants de moins de sept ans, on les conduit jusqu'au patio du palais de Charles Quint, au centre de cet œil aveugle et rond comme le monde et l'empire. Elles y dormiront sur le sol, à moitié nues et affamées pendant trois ans. Dans le patio même où Pedro Machuca voulut refléter la perfection de l'univers et son incarnation en Charles de Habsbourg et de Trastámara comme cela avait été fait pour Auguste avec la coupole parfaite du Panthéon de Rome. Rond comme l'était la lune du 30 juillet. Un cercle, qui n'a ni début ni fin, qui est l'éternité et le grand tout. Et plus. Le trône du Christ et l'utérus de la Vierge Marie. Le clin d'œil du dragon de la fin du monde, Devel et la *debla*¹, le néant sacré. Et elles dedans. Et alors, soudain, un soupir sort d'une bouche flétrie au centre du patio et se propage, grâce aux miracles de l'acoustique, comme un écho de poudre le long des colonnes à arcades en marbre, puis tourne là un instant, triste, seul et sans fin, jusqu'à ce qu'une autre plainte ou une autre malédiction murmurée la couvre et l'alimente, et c'est ainsi que s'amplifient les voix que personne n'entend, tournant en cercles comme la dynamo de toute l'obscurité que renferme le monde. Le palais est déjà lui-même une tumeur de marbre et d'étrange pureté dans le cœur rouge de Grenade, une balafre à la beauté platonique entourée de l'ondoiement de l'eau et des versets, des arabesques et des muqarnas. Et les Gitanes à l'intérieur, réfutant la géométrie depuis son centre. Des documents attestent de la naissance de trois enfants pendant l'enfermement à l'Alhambra. Imaginez. La femme enceinte, le ventre rond comme le patio et la coupole du ciel, le nombril ressorti, la linea alba séparant en deux le ventre solaire, les contractions en guise de musique des sphères, bref, toute la douleur du déchirement et la peur de la vie qui arrive, à l'intérieur. Dans la perfection du cercle. La vie avec ses arêtes brisées et ses évangiles sales. Naissant là-bas. Une poussée alchimique. Le sang, l'imperfection, contre le marbre et les archétypes mathématiques. Regarde comme elle allaite son tout petit animal qui vient de naître, tandis que les sage-femmes s'étreignent et rient et chantent en pleurant.

Parce que la vie. Oui.

Parce qu'elle résiste.

¹ Devel : Dieu en gitan / *debla*¹ : l'un des premiers chants flamencos

V L'enfant

Le 23 septembre 1713, il y a un autre accouchement. Il a lieu dans les salles intérieures du palais, pas sur le sol d'un patio, avec une reine mère entourée de sage-femmes et de médecins, des draps et des serviettes trempés de sueur et de flux, des gazes délicates qui lui sèchent le front, de violentes contractions et un notaire royal qui consigne que Ferdinand est né, quatrième fils de Philippe, premier roi Bourbon des Espagnes, et de Marie-Louise-Gabrielle de Savoie. On lave et on examine l'enfant avant de le présenter au père, qui le regarde et le bénit d'un sourire. Pourvu qu'il dure plus que le petit Philippe, si fugace et si mort un mois après sa naissance. Si seulement sa mère aussi pouvait durer, mais ça ne va pas être le cas. Cela fait douze ans que roi et reine sont ensemble, depuis qu'elle est arrivée d'Italie âgée de treize ans pour se marier avec son cousin, de la peur à revendre et pas mal d'ambition. Au début ce fut dur, on dit que ce n'est que très longtemps après la cérémonie qu'elle consentit à consommer le mariage, que le contact la faisait paniquer et que son mari ne pensait qu'à ça, on aurait dit que son cerveau était inondé de sperme et qu'il ne voyait rien d'autre. Et ceci, au cœur d'un palais, ce n'est pas anecdotique. Être disponible pour la procréation est une des fonctions fondamentales d'une reine. C'est une question de haute politique. Mais rien. Il n'y avait pas moyen. Le roi Philippe partit en vville, il fut avalé un certain temps par des vapeurs noires, il ne pensait qu'à s'allonger avec la gamine inaccessible et ni la guerre ni l'instabilité de son propre trône n'étaient à la hauteur de ses phantasmes sexuels. Une maladie couvait dans sa tête, lubrique et sinistre. Un abîme creusé dans les plis de son cerveau. Et finalement ils consommèrent, et souvent, que la reine le veuille ou pas. Mais quelque chose s'était déjà cassé en lui pour toujours. Du moins, c'est ce qu'on dit. Et c'est ainsi que passèrent les jours et les printemps, éclaboussés de chair brisée et de poudre dans les campagnes d'Europe, d'une Europe embourbée dans la guerre pour le trône dont il avait hérité en dépit de ses ennemis. Et ils étaient en train de gagner cette guerre pour lui, à Almansa et Brihuega, à Syracuse et Denain, les milliers de corps le ventre ouvert, les palissades d'os et de tendons, les terrains vagues souillés de sang et les étendards déchirés ondulant contre le vent du crépuscule, des corbeaux et des rats faisant leur nid dans des crânes troués, la gloire éternelle, l'or sale des couronnes semi-enterrées sur la plage, les pièces avec le nom brouillé du roi tremblant dans les mains des mutilés. Des années et des années. Et c'est dans cet état que se trouve Philippe V quand naît Ferdinand, et que peu après sa femme meurt de la peste blanche. Agée d'à peine vingt-cinq ans et quelques mois après avoir mis au monde Ferdinand, la reine commence à souffrir de terribles maux de tête et à voir son corps se recouvrir de scrofules abjectes. C'est comme si son propre cerveau avait des ongles et une bouche et voulait ouvrir de l'intérieur l'os pariétal du crâne et lui faire sauter la cervelle. Les médecins lui rasent la tête pour calmer ses douleurs et ses cheveux ne repousseront jamais, tout comme la douleur ne s'apaise pas non plus. La reine chauve, défigurée par la tuberculose ganglionnaire, contrainte de porter de luxueuses perruques en cheveux naturels qui dissimulent à peine la transformation de son crâne en tête de mort. Le bébé se porte bien avec les nourrices, leur lait chaud et sucré qui calme ses pleurs, entre pièces rapportées et simulacres, mais loin de sa mère, qui le regarde de ses yeux jaunes depuis le royaume de la douleur. Et elle meurt. Et le laisse seul. Car Ferdinand sera un être seul, entouré de domestiques et de mains prévenantes,

mais toujours seul. La mère cadavre dont il ne se souviendra jamais survole le reste de sa vie comme un ange rattrapé par son ombre.

Alors son père tombe à nouveau, il se remarie, parce qu'un roi jeune ne peut être veuf quand le mariage est une arme politique qui change les positions sur l'échiquier, mais il tombe. Le père tombe toujours, il sera toujours loin, en train de tomber. Et la belle-mère commencera à enfanter des héritiers : Charles, qui sera roi de Naples puis roi d'Espagne quand cette histoire s'achèvera ; François, qui sera le prince des nourrissons morts ; Marie-Anne-Victoire, la reine du Portugal ; Philippe, duc et chef de l'État de Parme , le favori de tous avec son éloquence et son sourire apaisant ; Marie-Thérèse-Raphaëlle, qui sera dauphine de France ; Louis-Antoine-Jacques, qui fut nommé archevêque de Tolède et primat de l'Église Catholique en Espagne à l'âge de sept ans ; puis Marie-Antoinette-Ferdinande, la reine de Sardaigne. Beaucoup de concurrence à l'avenir doré, modelé aussi patiemment que méticuleusement par Élisabeth Farnèse, la marâtre, pour qui les enfants du premier mariage de Philippe V sont de vulgaires obstacles dans sa tâche, qui n'est autre que de diriger la moitié de l'Europe. Louis, le frère aîné de Ferdinand sait qu'ils sont seuls et se sent responsable du petit orphelin, tous les après-midis il monte la garde devant son berceau et il chante pour lui et lui parle. C'est le prince des Asturies et son père est un vide couronné, d'accord, mais le sang dicte ses propres lois et le prochain Bourbon qui règnera en Espagne, ce sera lui. C'est son destin, il n'y en a pas d'autre. Mais qu'ils sont seuls dans ce palais les trois fils de la Savoie. Ferdinand est toujours désormais aux mains de robustes femmes du Nord – elles sont cinq ou six à l'habiller et à prendre soin de lui – et il apprend à vivre dans la rigueur des protocoles et le respect des coutumes. Tout obéit à un rite ici, et un enfant n'est rien d'autre qu'une pièce de l'engrenage, fonctionnelle pour la chorégraphie du néant qui englobe tout. Et comme elle redouble, la solitude, quand meurt son frère Philippe-Pierre, âgé de seulement sept ans, un château sur la croix du front. Son compagnon de jeux, les yeux fermés désormais pour toujours. Ferdinand a cinq ans à peine et il se confronte au petit visage glacé de la mort sur le masque de son frère, vêtu en prince sur le lit, les bras croisés sur la poitrine, avec ce bleu éteint de porcelaine qui durcit la peau des enfants morts. Ferdinand le regarde, la bouche figée dans une grimace inexplicable, on la lui a cousue subtilement mais son frère semble sur le point de dire quelque chose, de raconter ce qu'il y a de l'autre côté du jardin ou dans les régions sans lumière que nous appelons le futur. Ferdinand ne pleure pas mais il se plonge dans le mutisme de l'incompréhension. Il n'est pas facile de savoir si pleurer ici fait partie de la liturgie, et la liturgie, comme le vide, est le fait de toute chose. Nous sommes seuls, frère, nous n'avons que nous-mêmes, lui dit Louis tout en lui pressant doucement l'épaule. Seuls avec leur mère morte, avec leurs frères morts, avec les rois du passé dont la mort les nourrit et les tient debout sous les toits d'un palais toujours sur le point de s'écrouler.

Ne pleure pas.

Ne dis rien.

Ne laisse personne regarder au dedans.

La vie continue entre les funérailles des frères et les baptêmes des demi-frères. Ferdinand, l'enfant d'Espagne, est l'enfant le plus triste de tous les royaumes de son père, avec un monde en lui qui toujours brûle et garde le silence, ou peut-être avec la tête si vide qu'il ne sait même pas que dire. À ses huit ans, les femmes du Nord qui l'ont élevé quittent également la scène et aux côtés de sa silhouette à la tête basse apparaît un précepteur, qui l'accompagnera à toute heure et lui enseignera les vérités creuses du palais, et des dizaines de domestiques exclusivement pour satisfaire ses besoins et ses caprices. Il apprendra l'essentiel : la liturgie vide des cérémonies, les gestes et les paroles rituels de la cour, et rien

de remarquable sur la vie ou ce qui se trouve de l'autre côté des miroirs baroques. On apprend à parler en écoutant, on apprend à écouter en se taisant. Observer et imiter, perfectionner les euphémismes et les formules pour ne rien dire. On lui enseigne l'espagnol et il parle français, qui est la langue de son sang, il apprend aussi les pas de danse précis et un peu de musique, à monter à cheval et à utiliser l'épée, comme jamais on ne l'utiliserait à la guerre, pendant de longs après-midis d'escrime, mais surtout on lui apprend la chasse. Un Bourbon est, avant tout, un chasseur. Il a une cohorte de chiens, maîtres d'armes, rabatteurs, arbalétriers et éperviers, avec lesquels il arpente les forêts de Madrid ou d'Aranjuez. Toujours entouré de gens et toujours seul. Son père et sa belle-mère sont roi et reine d'Espagne et cela implique un éloignement aulique, deux silhouettes obscures sur un trône à l'autre bout d'un tapis doré infini. Ils ne mangent pas ensemble, il n'existe pas à proprement parler de relation familiale, il y a juste une règle institutionnelle, une mascarade, qu'il faut observer chaque jour et à chaque instant. Mais au moins il y a Louis. Louis le soutient au bord du précipice présent dans chaque couloir du palais, mais Louis est aussi le prince et il est soumis aux mêmes servitudes. Un prince est toujours un paradoxe, il est le serviteur de tout un chacun et il ne répond que devant Dieu.

On marie Louis avec la princesse Louise Isabelle d'Orléans, pour que les deux branches de la famille restent unies, elle a quatorze ans et lui dix-sept.

Louis et Louise, princes de l'abîme.

Elle ne va pas bien. Son psychisme est perturbé et elle souffre de crises d'hystérie qui la tenaillent. Elle ne respecte pas ce qu'il y a de plus sacré, les manières, le protocole royal, la danse imbécile des pantins. Peut-être parce qu'elle le comprend trop bien. On dit qu'elle est folle. Un démon à la peau fine et au cou blanc et délicat, une enfant succube qui se promène nue devant les gardes, qui écarte les jambes et leur montre l'origine du monde et crie jusqu'à ce qu'ils l'emmènent en riant à ses appartements. Le duc de Saint-Simon raconte que, lorsqu'il était ambassadeur du roi de France, il demanda audience au couple royal, et qu'au beau milieu de son discours, de toute la pompe et des corps au garde-à-vous, des nombreux fonctionnaires et hauts dirigeants présents, de la grandiloquence et des formules diplomatiques guindées, qu'au beau milieu de tout ce théâtre, la reine Louise Isabelle laissa échapper un rot. Personne ne bouge, ils croient peut-être qu'il ne s'est rien passé, raconte le duc, qui reprend son allocution, et elle lâche un nouveau rot, plus fort et soutenu. Le rouge monte aux joues de Louis éclipsant son maquillage, mais elle ne bronche pas, elle se contente de regarder fixement, les yeux étrangement ouverts, l'ambassadeur de France. Des murmures s'échappent de la bouche des présents mais ils ne savent comment réagir, parce qu'en fin de compte, c'est elle la reine. Le duc revient à la charge avec son discours et la reine, la bouche aussi grande ouverte que ses yeux, émet un troisième rot, définitif, monstrueux, qui semble ne pas avoir de fin et qui trépane le lobe frontal de l'ambassadeur, un son ancestral et ridicule, le roi rot sur son trône d'air. Et l'autre roi, honteux, dissout l'audience au milieu des éclats de rire des sommités du royaume. Le roi Louis. Parce que, nous ne l'avons pas dit, mais Louis devint roi et Louise Isabelle sa reine. Et donc Philippe V continuait de creuser un trou au milieu de sa poitrine, essayant de s'échapper et de sombrer simultanément. Il dit qu'il a la tête vide et que le vent veut l'emporter, qu'il sent qu'elle cherche à se séparer du cou et prendre son envol, et il ne supporte pas d'être au soleil au cas où il lui ferait fondre la cervelle, et qu'elle commence à dégouliner par le nez et les oreilles. Putain de cinglé. C'est dur d'être roi au milieu de toutes les guerres et des intrigues, mais plus dur encore d'être ton propre ennemi et de ne jamais gagner ni perdre. Dans un document médical de l'époque, on lit le diagnostic suivant : frénésie mélancolique, altération, manie et mélancolie hypocondriaque.

Philippe V, le roi creux.

Telle est la situation quand il abdique en faveur de Louis, le 10 janvier 1724. C'est en raison de ce trouble qui le cloue au lit pendant des semaines, incapable de toute action politique, mais c'est aussi pour optimiser ses chances d'être nommé héritier du royaume de France. Parce qu'il est avant tout Bourbon et français. Il peut toujours attendre sur son cratère d'angoisse, il ne sera jamais roi des Français, mais son fils est désormais Louis Ier d'Espagne. Son frère Ferdinand le mire et l'admire le jour de son couronnement, un halo doré entoure son visage quand Louis lui rend son regard et lui fait un clin d'œil, bien qu'il tremble intérieurement de tout ce royaume qui grandit au sein même de ses os. Mais ça ne dure pas. Nous l'avons déjà vu, c'est une histoire de solitude, de folie et de mort. C'est-à-dire : de la lumière noire du pouvoir et de la gloire. Louis ne durera que deux-cent-vingt-neuf jours comme roi, la variole s'acharnera sur lui, corrompra sa peau et noircira sa langue. Philippe V sera de nouveau roi pendant vingt ans, Élisabeth Farnèse continuera de tisser sur les cartes du monde son réseau de domination universelle, et Ferdinand sera plus seul que jamais, à des années-lumière de la lumière. Enfant prince, taciturne et seul. Quelqu'un vient de lui offrir sa première montre, il voit dans son visage reflété sur le cadran la pâleur d'un puits, et il remonte le mécanisme. Et le temps chemine. Elle fonctionne. Et c'est lui qui en a le contrôle. C'est lui qui domine la vie et la mort, et il se permet de pleurer, seul, quand son précepteur ne regarde pas. Et la solitude est telle qu'il n'y a de place pour personne. Enfin. Pour l'heure, il est Ferdinand de Bourbon, prince des Asturies, héritier du trône d'Espagne. Il a onze ans et personne n'a encore écrit l'avenir.

VI

Le long peuple des chemins

Qui sont les Gitans. Que signifie en être un. Comment est né le premier d'entre eux et d'où viennent leur langue biscornue, les couleurs festives de leurs habits, leur goût pour l'errance et pour la magie, leur nature de fugitif et leur condition fugace de fils de Dieu ou du Diable. Qui sont ces créatures dont l'existence même est déjà une forme déclarée de dissidence envers les autres nations d'Europe. Il y en a partout et de partout on veut les expulser. Gitans. Roms, Sintis, Manouches, Tziganes, Kalés, Zingari, Bohémiens, Boumians, Kalderash ou Romanos. Partout. Depuis la nuit des temps, enveloppés de brumes et suscitant la peur. Qui sont-ils et pourquoi sont-ils ici, condamnés parce qu'ils existent, poursuivis parce qu'ils sont là. Un conte russe relate qu'un vieux patriarche gitan parcourait le monde avec une charrette remplie d'enfants, et qu'à chaque nid-de-poule ou virage il perdait un Gitan sur le chemin. Et qu'ils ont ensemencé la terre de cette façon. D'autres se disent être les fils des fils de Manassé, descendants d'une des tribus perdues d'Israël, qui toujours fuient et jamais ne se retrouvent. Il n'y a pas une Histoire des Gitans parce qu'ils ne l'ont pas écrite, tel est le destin des peuples de la Terre sans écriture, condamnés à être racontés par les autres ou à disparaître. Un autre conte narre que les Gitans avaient bien un alphabet pour le romani et qu'ils l'avaient caché dans des feuilles de chou pour le protéger de la pluie, mais qu'un âne est arrivé et qu'il a mangé le chou et l'alphabet. Le peuple dont la mémoire fut mangée par un âne. C'est possible. Pendant des siècles on a expliqué leur différence à travers leurs propres affabulations ou à travers celles que la stupéfaction et la peur ont inspirées aux autres. Des narrations à double tranchant comme un miroir sur l'eau. Les Gitans, et tous les récits s'accordent sur ce point, sont maudits, et ils le savent : certains disent que c'est pour avoir forgé les clous du Christ et d'autres que c'est pour les avoir volés. Dans cette tension dichotomique se trouve l'abîme auquel ils font face chaque jour : le regard implacable des autres. Le crime, le travail, la peur circulaire, l'incompréhension. Mais tout ça ne dit rien de qui ils sont ni d'où ils viennent.

On sait que le 12 janvier 1425, le roi Alphonse V d'Aragon reçut à Saragosse un homme répondant au nom de Jean d'Égypte Mineure, qui venait accompagné de centaines de siens pour faire pénitence depuis des terres lointaines. Jean est le premier Gitan des royaumes d'Espagne dont on ait connaissance. L'histoire se répéta très vite, les suivants ayant pour nom Thomas, Jacob ou Pierre dans le León, en Navarre et en Catalogne, et les chemins se remplirent de tribus dirigées par des comtes ou des ducs de la dénommée Égypte Mineure. De luxuriantes caravanes d'Égyptiens avec leurs boucles d'oreille dorées et leurs foulards aux couleurs impossibles, tenant audience avec rois et nobles pour obtenir un droit de passage ou pour faire le chemin de Saint-Jacques. On parle de fêtes mixtes jusqu'à l'aube, de cadeaux et de danses, de villageois fascinés par l'armée arc-en-ciel qui se déployait en tout lieu. Voici venir les Égyptiens, avec leurs tambourins en peau d'ours et leurs regards noircis par la poussière des chemins, le soleil brille ravivé par les bijoux et les étranges accoutrements, ils vont camper près de ton village, et tout imprévu portera l'empreinte de la suspicion. Tout désordre ou vol, tout mouvement inattendu de la lune. Un campement de trois cents ou quatre cents étrangers parlant une langue incompréhensible, jouant une musique jamais entendue et regardant l'horizon comme on regarde la fièvre. Ça a lieu ici et là. Le même phénomène migratoire se produit dans toute l'Europe chrétienne, des tribus orientales dotées de vêtements criards et d'une bizarre langue commune, étrangers à cette terre, exhibant des sauf-conduits

du pape ou de l'empereur de Hongrie pour pouvoir sillonner les chemins jusqu'au pardon de leurs péchés. Panspermie égyptienne. Gitane. On sait aussi que l'Égypte Mineure n'est pas en Égypte et que c'étaient probablement des régions de la Cappadoce ou de Chypre, voire même de la lointaine Syrie. Personne ne sait avec certitude d'où sont arrivés ces interminables caravanes ni ce qu'elles fuyaient. Mais peut-être le sait-on. Pour commencer, le peuple rom, les Gitans comme nation pourvue de caractéristiques et d'une identité propre, s'est construit à travers la cristallisation de cette diaspora occidentale, raison pour laquelle le Gitan, ce qui est gitan, n'est pas un élément exogène à l'Europe mais une partie de sa racine et de son sens, que ce soit par assimilation ou, le plus souvent, par opposition au tronc commun de ce que l'on a fini par appeler Occident, une machine affûtée qui n'épargne pour ainsi dire rien sur son passage. L'arrivée des Gitans et les mille et une façons d'essayer de les détruire en tant que peuple fait partie à jamais de ce que nous sommes en tant que civilisation. En dehors de ça, de la constatation, dans le cas de l'Espagne, qu'ils sont arrivés pendant la première moitié du quinzième siècle et qu'à la fin de celui-ci les premières lois ayant pour but d'éradiquer leur présence ont été rédigées, on ne savait pas grand-chose, jusqu'à ce que les Gitans eux-mêmes aient commencé à remonter la piste de leur langue pour savoir d'où ils viennent. De l'archéologie invisible des mots. Le romani et ses mille dialectes ont une racine sanskrite et partagent de nombreuses caractéristiques avec le grec, il y a donc déjà une histoire là-bas, entre les terres lointaines de l'Inde et l'ancien Empire Byzantin.

Une histoire d'exils et de résistance.

Les spécialistes de l'histoire gitane la divisent en quatre étapes : le *Teljaripé*, qui est l'événement traumatique qui a donné lieu à la possibilité de leur peuple ; le *Nakhipé*, qui inclut leur périple à travers l'Asie centrale en tant que réfugiés, esclaves ou soldats, déracinés désormais pour toujours de leur terre d'origine ; l'*Aseripé*, qui serait le moment crucial de leur arrivée en Europe, le véritable utérus où se conçoit leur identité comme nation ; et le *Buxtjaripé*, quand ils se répandent sur tout le continent et se ramifient en formant les cent bras du chandelier gitan actuel. Nous partons de la loi fondamentale du mystère et d'un peuple sans mémoire, dont on a écrit l'histoire malgré lui, et c'est à partir de là que nous devons suivre leurs traces. Lire les signes des fossés et des carrefours. Comme ça. Les anciens clans gitans, aux temps de l'errance, laissaient sur leur passage des branches fendues et des feuilles déchirées d'une certaine façon comme messages à ceux de leur race qui viendraient derrière eux, c'étaient des codes qui prévenaient de l'amabilité ou de l'hostilité du territoire et de ses habitants, s'il fallait l'affaire pour camper ou s'il valait mieux fuir le plus loin possible. Ce sont ces feuilles et ces branches cassées que nous ont déposées le long du chemin les personnes compétentes en la matière, et nous allons nous orienter grâce à elles sur une route brumeuse et ancestrale.

Toute l'histoire des Gitans du monde, le *Teljaripé* lui-même, part d'une ville du nord de l'Inde dénommée Kannauj et de ce qui s'y passa l'hiver de l'an 1018 de notre ère.

Kannauj est une ville prospère et peuplée de dizaines de milliers de personnes, mais la région traverse une mauvaise passe. C'est l'ère de Mahmoud de Ghazni et de sa terrible armée, plus furieuse et affamée que toutes les bouches de l'enfer réunies, qui assiège les citadelles et brûle les palais ; lorsqu'ils s'approchent de Kannauj, ils ont déjà réalisé dix-sept incursions, depuis le cœur de l'Asie jusqu'aux vieux royaumes hindous de Shahi et aux confins du Cachemire, au nom d'Allah et de l'ambition démesurée de Mahmoud lui-même. Un animal aux cent mille bras aiguisés qui arrive à Kannauj et la prend aussitôt. La grande horde. L'invasion des chevaux qui mangent de la viande humaine. Pas grand-chose à faire avec ces gens-là, si ce n'est ne pas mourir. Mahmoud décide que tous ses habitants sans

exception seront vendus comme esclaves sur les marchés de Ghazni et de Kaboul. Voici l'événement traumatique, le battement d'aile de papillon de la guerre qui les fait sortir d'Inde pour toujours. D'autres disent que ce fut la lèpre. Mais dans *Le Livre de Yamín*, Abu Naser al-'Utbi nous raconte qu'ils ont emmené tout le monde, les riches et les pauvres, les blancs et les noirs, des familles entières de notables, des artistes et des artisans. Kannauj extirpée de sa propre peau. Perdue à jamais dans la mémoire cachée des mots romans.

Cinquante ou soixante mille esclaves alimentant l'Empire ghaznévide.

L'histoire devient alors quelque peu floue l'espace de trente ou quarante ans, mais l'on devine que nombre d'entre eux ont grossi les rangs de l'armée victorieuse, comme c'était habituel à l'époque. Peut-être des guerriers ghulams, les plus féroces et spécialisés de l'armée de Mahmoud. On a des preuves de l'existence de bataillons provenant du pillage de l'Inde, d'enfants entraînés à tuer avec l'habileté des vipères du désert et la fureur des tempêtes. Ils devaient aussi faire partie des interminables convois qui accompagnaient les armées ghaznévides pour fournir l'aide logistique lors des guerres : les marchands et les artistes, les forgerons et les maquignons, les cuisiniers et les prostituées, le long peuple des chemins. Là devaient se trouver les enfants de Kannauj et leurs enfants nés pendant l'exil éternel. Et c'est alors que meurt le grand Mahmoud de Ghazni et que lui succèdent ses deux fils jumeaux ainsi que les intrigues et les trahisons ; et l'aura de l'empire, bêtement, s'oxyde. La fin du tranchant indestructible de leurs épées. Le facteur qui mène au *Nakhipé* des Gitans. Ça a lieu le 23 mai 1040 et c'est de nouveau une petite apocalypse, une de plus, pour les hommes et les femmes de cette époque. L'Empire ghaznévide est harcelé par les tribus seldjoukides, des turcs farouches qui viennent de découvrir Mahomet et sont avides de nouvelles terres. Masûd est le sultan de Ghazni, mais Masûd n'est pas son père. On dit que les guerriers seldjoukides sont pervertis par des démons des montagnes, qu'ils viennent d'une caste de chamans qui boivent du sang d'enfants vivants, qu'ils sont plus courageux et plus féroces que quiconque. Et plus intelligents. Ils portent de petites attaques aux lignes d'approvisionnement ennemi, comme des scorpions qui piquent et disparaissent dans l'obscurité ; cette tactique de guérillas dérouté les Ghaznévides, suscite la faim et la peur. Quand les Seldjoukides attaquent la forteresse de Dandanakan, ils sont moitié moins que ceux qui la défendent, mais ils la détruisent tout de même. Jamais ces terres n'ont connu pareille débâcle. L'empire de Masûd se décompose comme le cadavre de son père dans le panthéon du néant. Toute la région du Khorassan est une fourmilière de réfugiés et de fugitifs, de hors-la-loi et de longs cortèges de prisonniers traversant les prairies ; des colonnes de fumée sur les villes et des oiseaux de mauvais augure éclipsent l'horizon. Un monde en flammes, frontalier et sale. Les anciens guerriers désormais sans chef, les nouveaux esclaves rachetés, les prisonniers persans et hindous vaincus et sans patrie errent au milieu de la friche qu'est devenue le pays, ils vont vers l'ouest et arrivent aux confins de l'Arménie. Mais en Arménie, la guerre ne se repose pas plus, parce que la guerre est tout et que le chaos aime ce genre de vie. Les chrétiens se haïssent entre eux, Arméniens contre Géorgiens, Géorgiens et Arméniens contre Byzantins, puis apparaissent tout à coup les Turcs seldjoukides, qui viennent de dévorer une planète et ont encore faim. Des villes qui brûlent et des royaumes qui tombent pour toujours. Plus de morts et plus de vivants en fuite. Après chaque bataille les chemins sont infestés de mendiants et de parias ; d'anciens seigneurs condamnés au vagabondage frappent aux portes des villes saines, des flots de personnes le cœur dévasté anticipent la fin des temps qui se produira dans un jour ou deux. Au centre sacré de ce feu, le peuple rom se façonne avant d'être le peuple rom, pour l'heure ils sont déjà les fils de la flamme, les esclaves de Kannauj mêlés à des Perses et à des Arméniens, rassemblés par la défaite et la fuite en avant. Pour l'heure, ils apprennent déjà à ne pas

s'arrêter. Et l'étude de leur langue indique que c'est ici que l'histoire bifurque, qu'une branche va vers l'est et disparaît de cette carte et que l'autre va vers l'ouest, vers l'Empire Byzantin, vers l'ancienne nouvelle Rome, fouettée aussi par le vent perpétuel de la guerre. Toujours la guerre et ses semences pourries.

Et la maison, lointaine.

Toujours.

Les ancêtres des Gitans arrivent là-bas en guerriers, vaincus mais encore aptes et valides pour quelque armée que ce soit, et ils arrivent aussi comme les dizaines de milliers de membres des convois de la guerre, qui essaient de survivre grâce aux mêmes emplois qu'ils occupaient dans l'armée ghaznévide. D'autres ne trouvent pas leur place et s'enrôlent dans les rangs des vendeurs ambulants. Pendant plus de deux siècles leur visage prend forme dans l'Orient chrétien, c'est là que naît la langue romani, issue de la graine hindoue des pères et de la souche grecque. Ils sont déjà mentionnés dans les chroniques vénitiennes puis les voilà guerroyant en Syrie au service de l'empereur romain. Il y a des mages à la langue malveillante et des gens bizarres à la peau mate dans les faubourgs, les chemins et les casernes. Déjà en 1300, la présence de garnisons exclusivement gitanes est avérée en Argolide. Ils sont déjà là et désormais ils existent. Un animal métis, passé du polythéisme védique des premiers jours aux hérésies zoroastriennes des Perses et au chamanisme ancestral des tribus turques, à la vision chrétienne des églises orientales d'Arménie et de Géorgie, ceux à la peau claire et ceux à la peau foncée de la cité perdue mêlés aux parias de chaque défaite. Et alors arrive l'*Aseripé* de la bouche de la peste noire, qui parle sans cesse dans la langue des morts. Au milieu du quatorzième siècle, ils sont des milliers à échapper à ses griffes puis à atteindre les Balkans : là débute la fuite sans limites. Matrice gitane. Mais peut-être était-ce la même terreur turque dévorant Constantinople et les mêmes cortèges de réfugiés. L'éternelle nation du chemin. Fils de la fuite. Depuis l'Égypte Mineure. Les Égyptiens, les Grecs, tous les Gitans. Le soleil coulant dans leurs veines. La maison de la désolation toujours sur le dos. Tout ce qui précède est une hypothèse. Fondée sur le tri des sources historiques et l'étude de la génétique du langage, mais une simple hypothèse. Parce qu'ils continuent d'être un peuple de ténèbres, toujours niés. Dans les pages raturées de l'histoire. Tout ceci a pu avoir lieu, ou ils ont pu surgir d'un trou au milieu du désert et de là viendrait la solitude qui les forge. Ou bien d'un tunnel creusé dans la pierre, qui connecterait l'enfer au pays où les arbres dansent avec les tigres. Fils de la nouvelle lune et du chant jaune des guêpes, nés d'un blasphème un jour de pluie, de la lumière d'une éclipse, du ventre de Lilith ou de la grande chrysalide du papillon de la mort. Tout cela est possible. Musique et torture. Les étrangers de toujours. Les Gitans, aux fers et enchaînés dans les arsenaux du roi d'Espagne, dansant au bord des mots et de l'extinction, ignorant d'où ils viennent mais voyant très bien, comme le ciel même du matin, qui ils sont.